

HISTOIRE SOCIALE DES VILLES DU TOGO

Réflexions sur un groupe de travail

Yves MARGUERAT

Géographe, UR 55 : "Enjeux de l'urbanisation"

Ce groupe de travail, réunissant des chercheurs de l'ORSTOM et de l'Université du Bénin (Lomé), a fonctionné sur financement ORSTOM pendant trois ans (1987-90). Il s'agissait essentiellement de mettre à la disposition de nos partenaires togolais les moyens de travailler qui leur faisaient cruellement défaut. Le groupe n'était pas fondé sur un objectif commun unique, mais sur le parallélisme des démarches : le recours à l'histoire pour approcher les faits urbains, chacun dans son domaine, et sur l'idée centrale que c'est à l'intérieur même des sociétés, dans leur dynamique interne, qu'il faut chercher le moteur de leur évolution. La distance entre les centres d'intérêt des uns et des autres n'empêchait nullement un dialogue soutenu, qui se prolonge encore actuellement, bien après la fin officielle du financement et même après le départ du Togo des chercheurs de l'ORSTOM.

Du côté ORSTOM, Jean-Claude Barbier (initiateur de l'équipe), sociologue, travaillait sur la ville de Sokodé (deuxième du Togo, environ 50 000 habitants), Yves Marguerat, géographe, sur celle de Lomé (400 000 habitants en 1980, sans doute plus du double aujourd'hui). L'un et l'autre avaient l'ambition de saisir synthétiquement toutes les dimensions de la réalité urbaine, dans sa pleine cohérence, pour mettre à jour les dynamiques qui en ont commandé - et commandent encore - le fonctionnement social et l'expansion spatiale. A tous deux, l'approche diachronique était rapidement apparue comme la plus riche en pouvoir analytique (et aussi didactique : l'équipe a toujours eu un souci particulier de la diffusion de ses résultats, y compris dans le grand public). C'était particulièrement net à Lomé, où les différences entre les quartiers ne se comprennent que par le jeu des acteurs (togolais) qui les ont créés, en fonction de situations qui ont évolué selon des périodes bien distinctes. De même à Sokodé, ville "multicentrée", où chacune des unités originelles a gardé sa logique propre. L'histoire de ces villes n'ayant jamais été étudiée, il fallait donc s'y mettre, et de la façon la plus complète possible.

Du côté de l'Université du Bénin, le moteur a été le professeur N. L. Gayibor, chef de file des historiens togolais et directeur en titre de l'équipe, hélas accaparé par de très lourdes tâches administratives à l'université. Ses recherches sur la mise en place et l'évolution des peuples du Sud du Togo l'avaient conduit à s'intéresser particulièrement à des cités qui furent de très anciennes capitales de royaumes (mais qui n'ont pas réussi à maintenir autour d'elles un espace soumis à leur autorité), Tado, Notsé et Glidji, et aux dynamiques villes de la côte, où les bénéfices du commerce aiguisaient les convoitises entre les groupes et, plus encore, entre les individus : Aného, Agoué, Agbodrafo... Le R. P. Bertin Agboblé, lui aussi enseignant au département d'Histoire, s'intéressait surtout à l'histoire scolaire et religieuse, sur laquelle il a écrit des pages fort pertinentes, mais le temps lui a manqué pour participer longtemps à l'équipe. Par contre, Angèle D. Aguigah, archéologue, a su pleinement en profiter, tant pour le

financement de ses fouilles (redoutablement coûteuses) que pour les conseils et les divers renforts scientifiques qu'elle pouvait trouver auprès de nombreux collègues orstomiens, y compris des sciences naturelles. Elle a pu mener à bien ceux des chantiers de fouilles à Notsé, puis (brièvement) à Lomé-Bè, enfin et surtout à Tado (ville fondée au XI^e siècle), immense gisement qui pourrait l'occuper sa vie entière. De ces villes, elle a bouleversé nos connaissances (notamment grâce aux datations absolues), démontrant combien l'archéologie est une science indispensable quand les documents écrits font défaut. Elle a terminé son doctorat à Paris en décembre 1995, après un long accueil à la base ORSTOM de Bondy. On ne peut qu'espérer que les archéologues togolais (ils sont deux, avec André D. Kuévi, avec lequel les liens ont toujours été étroits) pourront continuer à travailler, en particulier dans les régions où l'histoire du peuplement connaît le plus d'incertitudes (elles sont fort nombreuses).

A signaler aussi un partenaire qui n'était pas formellement lié à l'équipe, mais avec qui le dialogue est resté constant, Gabriel K. Nyassogbo, chef du département de Géographie, gros travailleur, scrutateur passionné du devenir des petites villes du Togo. Ont aussi beaucoup apporté aux débats (y compris sur le terrain) le linguiste Jacques Rongier (alors coopérant à l'Université du Bénin) et deux anthropologues bordelaises, Chantal Gauthier et Isabelle Maysonnave, qui ont travaillé avec J.-C. Barbier sur les petits peuples - jusqu'alors très mal connus - des montagnes du centre du Togo : l'espace intellectuel de "l'histoire sociale des villes du Togo" a été en fait beaucoup plus large que ses contours officiels.

L'équipe a donc été essentiellement un lieu très vivant d'échanges intellectuels et de renfort mutuel (par exemple, dans la lecture et la critique réciproque des productions des uns et des autres). Elle n'avait d'autre but que de permettre à chacun de progresser dans sa propre direction ; elle y a tout à fait réussi. Elle a par ailleurs été à l'origine d'une importante activité éditoriale commune, aboutissant à la publication au Togo - pour les Togolais au premier chef, et avec les moyens du bord - de plusieurs collections, en particulier les *Chroniques anciennes du Togo* (cinq volumes parus fin 1995, qui mettent à la portée du public des documents échelonnés entre 1884 et les années 1930) et la série *Patrimoines* (quatre titres parus), pour la diffusion de textes de facture plus académique (pour le moment essentiellement de géographie et d'histoire). La collaboration se poursuit actuellement avec la réalisation d'une vaste *Histoire des Togolais*, rédigée collectivement, à laquelle les orstomiens ont beaucoup apporté pour la mise en forme définitive, y compris des cartes que l'atelier de cartographie de Bondy a bien voulu prendre en charge.

L'équipe a donc été une plate-forme qui a mieux mis en valeur la contribution de l'Histoire à une meilleure compréhension des sociétés (citadines et rurales), en éclairant les dynamismes, conscients ou non, qui les sous-tendent. Quand cette histoire n'a pas été déjà publiée, il appartient au chercheur, quel que soit son objectif scientifique affiché, de se donner la peine de l'intégrer dans sa démarche - voire de la faire entièrement - car c'est le seul moyen de comprendre les lignes de force qui relient le passé au présent et à ce qui intéresse le plus nos partenaires non scientifiques : le devenir.